

Le dieu comme maître et sauveur

(essai poétique) Extraits

Kierkegaard

Considérons un instant Socrate qui, comme on sait, fut lui aussi un maître. Il naquit dans des conditions particulières, fut formé dans le peuple auquel il appartenait et, sentant en lui, à un âge plus mûr, une vocation et une impulsion, il commença à sa manière à enseigner d'autres personnes. Après avoir ainsi vécu quelque temps comme Socrate, il se présenta, quand le moment lui parut convenable, comme Socrate le maître. Lui qui avait subi l'influence des circonstances, il y mit à son tour la marque. En accomplissant sa tâche, il satisfaisait tout autant à l'exigence qui était en lui qu'à celle que d'autres hommes pouvaient réclamer de lui. Ainsi compris, et c'est ainsi comme on le sait que le comprenait Socrate, le maître trouve sa place dans un rapport d'échanges où la vie et les circonstances deviennent pour lui l'occasion d'enseigner en même temps qu'il donne à d'autres l'occasion d'apprendre quelque chose. D'homme à homme il n'y a rien de plus haut. Le disciple est l'occasion pour le maître de se comprendre lui-même, le maître est l'occasion pour le disciple de se comprendre lui-même. A sa mort le maître n'a rien à prétendre sur l'âme du disciple, pas plus que le disciple sur celle de son maître. Mais le dieu n'a pas besoin de disciple pour se comprendre soi-même et aucune occasion ne peut ainsi lui donner lieu à mettre en elle autant de poids que dans la décision. Qu'est-ce, alors, qui peut le pousser à se produire ? S'il se meut lui-même et non par besoin, qu'est-ce qui le meut, quoi, sinon l'amour; car l'amour justement est une impulsion qui n'a pas sa satisfaction en dehors d'elle mais en elle ?

C'est donc par amour que le dieu doit se décider éternellement à agir; mais, comme son amour est la cause, l'amour doit aussi être le but; car ce serait tout de même une contradiction que le dieu eût un mobile et un but qui ne lui correspondît pas. L'amour doit donc s'adresser à celui qui apprend et le but doit être de le gagner; car ce n'est que dans l'amour que la différence s'aplanit, ce n'est que dans l'égalité et l'unité qu'il y a compréhension. Pourtant cet amour est foncièrement malheureux, tellement ils sont différents l'un de l'autre, et ce qui semblait si facile, que le dieu se rende compréhensible, ne l'est pas tant que cela, dès lors qu'il ne doit pas supprimer la différence.

On a beaucoup parlé dans le monde d'amour malheureux, chacun sait fort bien ce que cela signifie : que les amants ne peuvent pas s'obtenir, quant aux raisons, oui, il peut y en avoir tant. Il y a une autre espèce d'amour malheureux, celui dont nous parlons, dont aucune relation humaine ne peut donner une vraie analogie, mais que nous pouvons pourtant, en parlant un instant d'une façon impropre, nous représenter sur terre. Le

malheur ne consiste pas en ce que les amants ne peuvent s'obtenir mais en ce qu'ils ne peuvent se comprendre. Et ce chagrin n'est-il pas infiniment plus profond que cet autre dont parlent les gens, car ce malheur vise au cœur de l'amour et blesse pour l'éternité?

Supposons qu'un roi aimât une fille de petite condition. (...)Que que rien ne manque à la fête : voici que l'amour célèbre son triomphe; car l'amour crie victoire quand il unit des égaux, mais quel triomphe quand il égalise dans l'amour ce qui était inégal ! Alors surgit un souci dans l'âme du roi; qui y songerait sinon un roi qui pense royalement ! Solitaire, il tisonnait son chagrin dans son cœur : la jeune fille serait-elle tout de même rendue heureuse, aurait-elle un assez franc naturel pour ne jamais se rappeler ce que le roi ne tenait qu'à oublier : qu'il était le roi et qu'elle avait été une pauvre fille ? Car si cela arrivait, si ce souvenir devait s'éveiller en elle pour détourner, en rival heureux, ses pensées loin du roi; s'il l'attirait dans l'hermétisme d'une douleur secrète et passait parfois sur son âme comme la mort sur la tombe : que serait alors la splendeur de son amour ! N'aurait-elle pas, alors, été plus heureuse dans son coin obscur, aimée d'un de ses semblables, contente dans son humble chaumière, mais franc jeu en son amour et gaie du matin au soir ? Quelle plénitude, quelle surabondance de chagrin ne trouvons-nous pas ici, mûrie pour ainsi dire et succombant presque, sous le poids de sa fécondité, n'attendant que le temps de la moisson, quand la pensée du roi, tel un fléau, en fera sortir tout le grain. Car même si la jeune fille devait être contente de n'être rien, cela ne pourrait satisfaire le roi, justement à cause de son amour, et il lui serait plus pénible d'être son bienfaiteur que de la perdre. Et si alors elle n'avait même pas pu le comprendre, quel profond chagrin ne sommeille-t-il pas dans cet amour malheureux, et qui oserait l'éveiller ?

Si le disciple est dans la non-vérité, oui, il y est par sa propre faute – et pourtant il est l'objet de l'amour du dieu qui veut être son maître et la préoccupation du dieu est de rétablir l'égalité. Faute d'y réussir, l'amour sera malheureux et l'enseignement dépourvu de sens, parce qu'ils n'auront pu se comprendre. Sans doute pense-t-on que cela peut être indifférent au dieu parce qu'il n'a pas besoin de disciple, mais on oublie et par là, hélas, on prouve à quel point on est éloigné de le comprendre, on oublie qu'il aime le disciple. C'est pourquoi le dieu se le réserve, ce chagrin insondable : de savoir qu'il peut repousser le disciple, se passer de lui, que le disciple par sa faute est voué à la perdition, qu'il peut le laisser s'en foncer – et de savoir que c'est presque une impossibilité de maintenir cette franchise naturelle du disciple sans laquelle la compréhension et l'égalité disparaissent et l'amour est malheureux.

L'unité pourrait s'obtenir par un mouvement vers le haut. Le dieu voudrait alors hausser le disciple jusqu'à lui, le magnifier, le combler d'une joie millénaire (car mille ans ne sont-ils pas pour lui comme un seul jour ?), lui faire oublier, le malentendu dans l'orgie du ravissement. Hélas ! le disciple ne serait peut-être que trop disposé à se contenter de cette félicité; et ne serait-ce pas magnifique, comme cette fille du peuple, de trouver ainsi le bonheur du fait que le dieu lui a jeté un regard favorable, ne serait-ce pas magnifique de lui venir en aide pour prendre tout en vain, ravi par son propre cœur ! Pourtant, ce noble roi percevait déjà à jour la difficulté; il était un peu connaisseur d'hommes et comprenait parfaitement qu'au fond la jeune fille était trompée, ce qu'on est bien de la façon la plus terrible quand, sous le charme de ses beaux habits, on ne s'en doute même pas. L'unité pourrait s'obtenir si le dieu se montrait au disciple, acceptait son adoration et l'amenait ainsi à s'oublier lui-même. Ainsi le roi aurait pu se montrer à la jeune fille de

modeste condition dans toute sa splendeur, il aurait pu faire lever sur sa chaumière le soleil de sa gloire, et le faire briller sur l'endroit où il lui était apparu, et la faire s'oublier elle-même dans un émerveillement voisin de l'adoration. Hélas ! et ceci peut-être aurait satisfait la jeune fille, mais pas le roi qui ne recherchait pas son apothéose mais celle de la jeune fille, et c'est pourquoi il éprouvait un si pesant chagrin qu'elle ne le comprit pas, mais il lui aurait été encore plus douloureux de la tromper. Et rien que de donner à son amour une expression imparfaite aurait été déjà une tromperie à ses yeux, malgré que personne ne le comprît et que les reproches offensassent son âme. Sur cette voie l'amour n'est donc pas heureux, celui du disciple et de la fille peuvent bien apparemment s'en contenter, mais non pas celui du maître et du roi qu'aucune illusion ne peut satisfaire. Il y eut un peuple qui s'en tendait aux choses divines; ce peuple croyait qu'on mourait de voir le dieu. – Qui comprend cette contradiction de la tristesse : que ne pas se révéler soit, comme on sait, la mort de l'amour, et que se révéler soit la mort de l'aimé ?

L'unité doit donc être obtenue d'une autre manière. Si donc on ne peut arriver à l'unité par un relèvement il faut bien essayer de l'obtenir par un abaissement. Pour obtenir l'unité, le dieu doit se faire l'égal du disciple. Ainsi se montrera-t-il l'égal du plus humble. Mais le plus humble est, comme on sait, celui qui doit servir les autres, le dieu doit donc se montrer dans la forme d'un serviteur. Vois, il est là – le dieu. Où donc ? Là; ne peux-tu pas le voir ? Il est le dieu et pourtant il n'a rien où reposer sa tête et n'ose la reposer sur aucun homme pour ne pas lui être à scandale. Il est le dieu, et pourtant sa marche est plus circonspecte que si des anges le portaient, non par crainte de se heurter le pied mais par crainte de fouler les hommes dans la poussière du fait qu'ils se scandalisent de lui. Il est le dieu, et pourtant son regard se pose inquiet sur le genre humain, car la tige frêle de l'individu peut être brisée aussi vite qu'un brin d'herbe. Quelle vie ! pur amour et pur chagrin : de vouloir exprimer l'unité de l'amour et de n'être pas compris; de devoir craindre la perdition d'un chacun, et pourtant de ne pouvoir en vérité sauver un seul homme que de cette manière. Pur chagrin, alors que pourtant les jours et les heures sont déjà remplis du chagrin du disciple qui se confie à lui. C'est donc ainsi que le dieu apparaît sur la terre, égal au dernier des hommes par la toute-puissance de son amour. Il sait que le disciple est la non-vérité – s'il allait se tromper, s'affaisser et perdre courage ! Oh, porter ainsi le ciel et la terre dans un fiat tout puissant, en sorte que tout croulerait si, la moindre parcelle de temps, il lui faisait défaut, quel fardeau léger si on le compare à la possibilité de scandale du genre humain quand c'est par amour qu'on en est devenu le sauveur ! Mais la forme de serviteur n'était pas simulée; c'est pourquoi le dieu doit tout souffrir, tout supporter, la faim dans le désert, la soif dans les supplices, l'abandon dans la mort, absolument comme le dernier des hommes – vois, quel homme; car sa souffrance n'est pas seulement celle de la mort, mais toute cette vie est, comme on sait, une passion, et c'est l'amour qui souffre, l'amour qui donne tout, qui est lui-même dans le besoin. Merveilleuse abnégation, même au plus humble des disciples, il demande, inquiet : m'aimes-tu tout de même vraiment ? car il sait, lui-même, où est le danger, et il sait pourtant que toute voie plus aisée lui serait une tromperie, même si le disciple ne le comprenait pas.

Toute autre façon de se révéler serait, pour l'amour, une tromperie, car ou bien il devrait d'abord avoir opéré un changement du disciple (mais l'amour ne change pas l'aimé : il se change lui-même) en lui cachant que c'était nécessaire, ou bien demeurer avec insouciance dans l'ignorance du fait que toute compréhension n'était qu'illusion (ceci est la non-vérité du paganisme). Toute autre révélation serait, pour l'amour du dieu, une

tromperie. Et quand bien même mes yeux auraient plus de larmes que ceux d'une pécheresse repentante et chacune de ces larmes plus de prix que toutes celles d'une pécheresse pardonnée; quand même je pourrais trouver une place plus humble encore qu'aux pieds du maître, et m'y asseoir, plus humblement qu'une femme dont le cœur n'eût choisi que l'unique nécessaire; quand même je l'aimerais avec plus de dévouement encore que le fidèle serviteur qui l'aime jusqu'à la dernière goutte de son sang, et eussé-je à ses yeux plus de grâce que la plus pure des femmes – si, néanmoins,-je voulais le prier de modifier sa décision, de se montrer sous un jour différent, de s'épargner lui-même, il arrêterait ses yeux sur moi en disant : homme, de quoi te mêles-tu ? disparais, Satan que tu es, même si tu ne t'en rends pas compte ! Ou si, une seule fois, il levait la main en un geste de commandement et que ce fiat fût obéi et qu'alors je crusse mieux le comprendre et l'aimer, alors je le verrais sans doute pleurer sur moi aussi et l'entendrais dire : que tu aies pu ainsi me devenir infidèle et ainsi contrister l'amour; tu n'aimes donc que le Tout-Puissant, qui fait le miracle et pas celui qui s'est abaissé en s'égalant à toi ! Mais la forme de serviteur n'était pas simulée, c'est pourquoi il faut qu'il rende son souffle dans la mort et qu'il quitte à nouveau la terre.

Et le disciple, n'a-t-il pas part à cette passion, bien que son lot ne soit pas celui du maître ? Et pourtant il en doit être ainsi et c'est l'amour qui occasionne toute cette souffrance, justement parce que le dieu n'est pas jaloux de lui-même, mais veut dans l'amour être l'égal du plus humble. Quand on plante un gland dans un vase de terre, celui-ci éclate; quand on verse du vin nouveau dans de vieilles outres, elles crèvent. Comment cela se passe-t-il, alors, quand le dieu s'implante dans la faiblesse d'un homme, s'il ne devient pas un nouvel homme et un nouveau vase ! Mais cette métamorphose, combien elle est difficile, semblable à un pénible enfantement ! Et le rapport de compréhension, comme il est fragile, côtoyant à chaque instant les limites du malentendu, quand l'angoisse de la faute veut troubler la paix de l'amour ! Et le rapport de compréhension, comment n'est-il pas une épouvante : car il est moins épouvantable de tomber sur le visage quand les montagnes tremblent à la voix du dieu que d'être assis auprès de lui comme auprès d'un égal, et pourtant n'est-ce pas justement le souci du dieu que l'on soit ainsi avec lui ?

L'homme pourrait bien avoir l'idée de se faire poétiquement l'égal du dieu ou de faire le dieu à sa similitude, mais inventerait-il que le dieu s'invente et se fasse l'égal de l'homme ? Car, si le dieu ne se faisait remarquer en rien, comment l'homme pourrait-il avoir l'idée que le dieu saint pût avoir besoin de lui ? Ceci serait bien la pire des pensées, ou plutôt une pensée si perverse qu'elle ne pourrait lui venir, bien que, quand le dieu la lui eut confiée, il dise en adorant : cette pensée n'est pas née dans mon cœur, et la trouve miraculeusement belle. Et le tout n'est-il pas un miracle ? L'invention était trop différente de ce qu'inventent les hommes pour en être une : elle était le miracle.